

OPINION GÉRARD BOUCHARD

ALLEZ LES BLEUS ?

C'est une relation complexe et intense que celle qui unit les Québécois à la France

GÉRARD BOUCHARD

HISTORIEN ET SOCIOLOGUE

Je me suis beaucoup réjoui de la victoire de la France à la Coupe du monde ; je m'en suis même un peu surpris. J'ai aussi observé que de nombreux Québécois partageaient mon sentiment. Tout cela m'a amené à m'interroger à nouveau sur le rapport que nous entretenons avec la France.

C'est un rapport intense, complexe, qui l'a toujours été et ne se laisse pas résumer aisément. Il s'y mêle de l'admiration, du respect, de l'amitié, de l'incompréhension, du dépit, des désaccords et, enveloppant tout cela, une nostalgie robuste.

De l'admiration, d'abord. Le passé de la France est rempli de grands moments. Je pense moins à ses conquêtes militaires (je n'aime pas Napoléon...) qu'à celles de l'esprit et du cœur. Je pense au courant des Lumières et à la Révolution de 1789 qui ont inauguré une nouvelle ère et dont l'héritage agit encore puissamment sur nos sociétés. Je pense à ce qu'elle a donné aux lettres et aux arts et qui en a fait longtemps la capitale du monde pour ceux et celles qui voulaient briller. Et la langue française elle-même, n'est-elle pas un cadeau offert à l'humanité pensante ? Enfin, n'oublions pas les immenses contributions à la science et à la technologie, des domaines où la France brille encore aujourd'hui – voir la liste des Prix Nobel.

De l'admiration, donc, et du respect. Politiquement, économiquement et intellectuellement, la France demeure un grand pays. Un pays que l'on aime aussi visiter parce qu'il est l'un des plus beaux, peut-être le plus beau du monde.

Il y a également la générosité. Je pense à celle dont j'ai été à la fois le témoin et le bénéficiaire. Sur plusieurs années, il m'a été donné, comme étudiant puis comme chercheur, de travailler intensément avec des équipes françaises dans différentes disciplines. J'y ai toujours trouvé la plus grande ouverture, un accueil et une fraternité qui trahissaient une complicité et une grande sympathie pour le Québec. Bien des amitiés sont nées de ces collaborations. Plusieurs d'entre nous pourraient témoigner en ce sens.

L'incompréhension. C'est, par exemple, celle dont témoigne la visite du général de Gaulle en 1967 et son intervention, généreuse, déterminante pour le Québec. Mais le grand homme s'adressait à une société en mutation, en train de se redéfinir comme pays des Amériques et qui se reconnaissait de moins en moins dans l'image des « cousins » de la France ou de Français d'outre-mer. Ce

malentendu s'était déjà manifesté dans *Maria Chapdelaine*, le roman de Louis Hémon, qui s'est mépris sur le type de société en gestation dans les friches du Lac-Saint-Jean.

Autre incompréhension, qui nous fait très mal, celle-là : le regard sévère, teinté de mépris parfois, que des Français jettent sur notre langue. C'est oublier qu'il tient du miracle que nous la parlions encore. Voilà une toute petite population jetée par l'histoire dans la vallée du Saint-Laurent, décapitée après 1760, abandonnée par sa mère patrie, contrainte de se forger un destin dans les griffes de deux empires, devant lutter constamment contre l'assimilation, profondément dépendante économiquement et culturellement dans un univers anglophone, et on voudrait qu'on y parle (qu'on y parlât ?) le français châtié de Paris ?

Nos amis français pourraient mieux comprendre les raisons de la fierté que nous éprouvons néanmoins à parler cette langue écorchée par des siècles d'adversité, qui est aussi une langue pleine de sève à cause de l'amour qui l'a nourrie.

Nous avons donc conçu un peu de dépit envers cette France qui, à diverses occasions, n'a pas su retourner l'affection que nous lui portions.

Des désaccords. Depuis un bon bout de temps, nous avons appris à observer, à penser par nous-mêmes. Et nous avons découvert le visage d'une France sombre, beaucoup moins enchanteresse. Celle du colonialisme et de la torture, celle de l'esclavage et du militarisme, celle de Vichy et de l'antisémitisme, celle aussi qui, depuis des siècles, tente d'éradiquer les différentes langues et cultures qui la composent. Plusieurs d'entre nous n'aiment pas non plus la façon dont elle se comporte avec ses minorités.

Mais ce qui subsiste à travers tout cela, c'est une affection sourde, durable, celle que l'on réserve au pays de ses ancêtres. Celle aussi de ces vieux Saguenayens que j'interrogeais jadis et qui, parlant de la France, un pays qu'ils connaissaient peu et où ils n'étaient jamais allés, me disaient, rêveurs, qu'ils aimeraient bien y « retourner » un jour.

Tout cela pour dire que les Québécois auront toujours au fond du cœur une voix qui dira : Allez les Bleus...